15. 5. 182

15 G 5.

XXI

Anna Sluj:

ESSAI
DE
PHILOSOPHIE
MORALE.

Par M. DE MAUPERTUIS.

Riſum reputavi errorem :
& gaudio dixi :
Quid fruſtra deciperis.
Eccleſiaſt. Cap. II.

M. DCC. LI.

ILLUSTRE AMI.

VOUS avez fait assez de cas de cet Ouvrage pour employer quelques-uns de vos momens à le traduire : je puis l'estimer assez pour vous l'offrir. Si je me trompe dans le jugement que j'en porte, c'est du moins un hommage public que mon cœur & mon esprit vous rendent ; & je le mets plus volontiers à la tête de ce

Livre où j'ai tâché d'approfondir la Matiere de toutes la plus importante, je ne l'aurois mis à la tête de ceux qui ont pour objets des Sciences moins utiles. Dans celui-ci la dignité du ſujet doit faire oublier ce qui manque à la maniere dont je l'ai traité; & c'eſt ſans doute à cette conſidération que je dois l'approbation que vous lui avez donnée.

Vous avez encore ſur mon

Livre un autre droit, auquel vous n'avez pas penſé : j'avois à peindre l'Homme vertueux ; vous m'avez ſervi de modele : & je n'ai point eu beſoin d'imiter le Peintre qui pour faire un Tableau parfait eſt obligé d'en aller chercher ça & là les différentes parties, j'ai trouvé tout dans le même Homme : la ſagacité de l'eſprit qui découvre le vrai, & la juſteſſe qui en ſait tirer les conſéquences ; la

droiture du cœur qui fait connaître la juſtice, & le courage qui la fait pratiquer.

Je ne parle point d'une autre eſpece de courage, de celui qui tant de fois vous a fait prodiguer votre Vie dans les combats, & qui vous a merité le grade élevé où vous êtes : celui-ci cependant qui paroît repandu dans toute une Armée, n'appartient réellement qu'à un très-petit

nombre, ſi comme en vous il eſt animé par l'amour de la Patrie, & éclairé par la Science de la guerre.

Après de ſi grand objets, dirai-je encore un mot de votre goût pour les Lettres, qui à la Cour & dans les Camps vous a fait vivre avec Ciceron & Virgile; qui vous fait parler & écrire comme eux; qui vous met enfin au rang de ces anciens Capitaines dont A-

thenes & Rome nous fourniſ-ſent à peine quelques exem-ples.

PREFACE.

SI j'avois à me défendre d'avoir dans l'Ouvrage ſuivant expoſé quelqu'opinion haſardée, je n'aurois qu'à raconter comment il a vû le jour. Ce n'eſt point ici une Hiſtoire d'Auteur qui cherche à faire valoir, ou à excuſer ſon Livre; c'eſt l'exacte vérité: qu'ayant

écrit ces réflexions pour moi & pour un très-petit nombre d'Amis, je les envoyai à M. le Préſident Henault avec la plus ſincere recommendation de ne les faire voir à perſonne. J'ignore de quelle maniere on a abuſé de ſa confiance: mais je fus dans la plus grande ſurpriſe, lorſque j'appris que l'Ouvrage paroiſſoit à Paris, & y faiſoit plus de bruit

que peut-être il ne merite. Puiſqu'il m'eſt échappé ; & que je ne le crois pas de nature à être déſavoué, j'en donne ici une Edition plus correcte que celles qui ont paru, qui n'ont été faites que ſur quelques copies tirées à la hâte.

Peut être, dans ce moment où je parois faire quelque cas de mon Ouvrage, me demandera-

t-on pourquoi donc je n'avois pas voulu le publier? J'avoue m'a foibleſſe. Je crois vrai tout ce que j'ai dit, & je ne l'aurois pas dit ſans cela; je crois même qu'il peut être utile: cependant je prevoyois qu'il pourroit être mal interpreté, & me ſuſciter des diſputes; & j'avoue que quand j'euſſe été ſûr du triomphe, j'aimois encore mieux mon repos.

Tout Homme qui écrit aujourd'hui eſt ſûr de trouver deux ſortes d'Adverſaires ; un petit nombre qui paroiſſent animés de l'amour de la vérité, un grand que la ſeule malignité inſpire : j'ai trouvé des uns & des autres. Je tâcherai de ſatisfaire les premiers ; les autres ne meritent pas qu'on leur réponde. Qu'importe en effet de ſavoir ſi telle ou

telle perſonne eſt de mes amis ou non ?

Je reſpecte trop mes Lecteurs pour les entretenir long-tems de moi : on ne peut d'ailleurs parler de ſoi ſans prendre un air d'humilité qui ſouvent eſt ſuſpect, ou un air d'oſtentation qui toûjours révolte. Cependant la maniere dont pluſieurs Perſonnes ont attaqué mon Ouvrage me force à en-

trer ici dans quelques détails. On l'a voulu repréſenter comme un fruit amer de la melancolie. Le Public ne ſe met gueres en peine de ſavoir ſi je ſuis triſte ou ſi je ſuis gai : cependant comme cette idée pourroit prevenir contre l'Ouvrage même, il eſt peut-être à propos que ceux qui ne me connoiſſent point ſachent, que je ne l'ai écrit

ni dans l'exil ni dans le chagrin : que ç'a été dans mes plus beaux jours, au milieu d'une brillante Cour ; dans le Palais d'un Roi qui m'a placé dans un état fort au-deſſus de ce que j'aurois pû eſpérer. Si dans cette ſituation, j'ai trouvé encore des ennuis dans la Vie, cela même ne doit-il pas me perſuader qu'aucune Vie n'en eſt exempte.

On a paru choqué du plan de mon Ouvrage, comme ſi je m'étois propoſé de faire haïr la Vie. Le Poëte ou l'Orateur qui par des Peintures plus vives que fideles, voudroit répandre ſur nos jours, plus de triſteſſe qu'il n'y en a, ſeroit blâmable: mais le Philoſophe qui compte & peſe les peines & les plaiſirs l'eſt-il? Et celui qui trouve mauvais

qu'on lui préſente ce calcul, ne reſſemble t-il pas à un Homme derangé qui ſe fâche, lorſque ſon Intendant lui fait voir le compte de ſa depenſe & de ſes revenus ?

Nous liſons dans l'Hiſtoire de la Philoſophie, qu'Hegeſias avoit fait un Livre où il repréſentoit ſi bien tous les maux de la Vie, que pluſieurs ne vouloient plus vivre après l'avoir

l'avoir lû. Ptolomée proſcrivit le Livre, & déendit à l'Auteur d'enſeigner une telle Doctrine. Il eut peut-être raiſon : ce ſeroit un Ouvrage pernicieux que celui qui nous peindroit trop vivement nos maux, s'il ne nous préſentoit en même tems les motifs qui nous les doivent faire ſupporter, & ne nous en indiquoit les remedes : mais certains

Ouvrages, s'ils ne ſont pas ſi dangereux, ſont peut-être plus mal faits, dans leſquels après avoir déduit de la Philoſophie toutes les raiſons de haïr la vie, l'on tire d'une ſource toute différente les motifs pour la ſupporter.

Je n'ai eu dans celui-ci que la vérité pour objet, & que la Philoſophie pour guide; je n'ai fondé que ſur elles le calcul que j'ai

fait des biens & des maux; je n'ai tiré que d'elles les moyens pour augmenter la ſomme des uns & diminuer la ſomme des autres. Et ſi j'ai entrevu un but plus élevé que celui où ſembloit tendre la route que je tenois, ce n'a été que le fil du raiſonnement qui m'y a conduit.

Mon Ouvrage a eu un ſort fort ſingulier : les uns l'ont voulu faire paſſer

pour un Ouvrage d'impiété, les autres l'ont pris pour un Livre de dévotion: il n'eſt ni l'un ni l'autre. Les Théologiens veulent trop imperieuſement interdire la faculté de raiſonner; les Philoſophes de ce tems croyent qu'on catéchiſe, dès qu'on parle de Dieu. Ce contraſte dans les jugemens qu'on a portés me feroit aſſez croire que j'ai gardé un juſte milieu.

En effet, la ſituation de mon eſprit étoit telle, que j'étois également éloigné du bonheur d'être devot, & du malheur d'être impie : & je me trouvois dans des circonſtances où je pouvois avec la plus grande liberté écrire tout ce que je penſois.

Dans l'envie que j'avois de rendre cet Ouvrage le meilleur qu'il m'étoit poſſible ; avant que

de le faire réimprimer, j'ai voulu attendre toutes les critiques qui paroîtroient : je me les ſuis fait ſoigneuſement envoyer : voici quelques articles que j'y ai trouvés qui m'ont paru mériter d'être éclaircis.

ÉCLAIRCISSEMENS.

ARTICLE PREMIER.

QUELQUES-UNS *ont crû trouver une eſpece de ſcandale dans ce que j'ai dit* (*Chap. III.*) Ne craignons donc point de comparer les plaiſirs des ſens avec les plaiſirs les plus intellectuels ; ne nous faiſons pas l'illuſion de croire qu'il y ait des plaiſirs d'une nature moins noble les uns que les autres ; les plaiſirs les plus nobles ſont ceux qui ſont les plus grands.

Ceux qui ont critiqué ce Paragraphe avoient ſans doute oublié, la définition que j'ai donnée du Plaiſir : *il eſt certain que la perception agréable ne tire ſa valeur que de*

ſon Intenſité *& de ſa* Durée ; *& que dans cet inſtant où je la conſidére, celle qui naît des paſſions les plus brutales peut être comparée à celles que nous cauſent les vertus les plus pures. Il ne faut pas ici confondre* le Bonheur *avec* le Plaiſir *: le bonheur, comme nous l'avons dit, eſt la ſomme des* Biens *qui reſte après qu'on a retranché la ſomme des* Maux. *Et loin que le bonheur qui naîtroit de ces paſſions, pût être comparé à celui qui naît de la vertu, on fait voir dans cet Ouvrage, que même il n'exiſte pas comme* Quantité poſitive; *c'eſt-à-dire que les* Biens *qui naiſſent de ces plaiſirs ſeront toûjours détruits & ſurpaſſés par les maux qui en ſeront les ſuites. On peut donc nier la réalité du bonheur qu'on chercheroit dans les plaiſirs du corps,*

mais on ne peut pas nier la réalité de ces plaiſirs : on ne peut pas nier qu'ils ne puiſſent être comparés aux plaiſirs de l'ame, ni qu'il ne puiſſent même les ſurpaſſer.

De plus grands Philoſophes que ceux qui me veulent reprendre, pour avoir confondu le plaiſir avec le bonheur, ſont tombés dans bien des Sophiſmes & des contradictions. Leurs invectives contre les plaiſirs des ſens peuvent échauffer le cœur : mais il ſe trouvera auſſi des eſprits qui ſeront plus frappés des calculs froids & ſecs que je donne que de déclamations fondées ſur de faux principes.

II.

J'ai compris ſous deux Genres tous les plaiſirs & toutes les peines : j'ai appellé Plaiſirs & Peines du Corps *toutes les perceptions que l'a-*

me reçoit par l'impreſſion des corps étrangers ſur le notre ; j'ai appellé Plaiſirs & Peines de l'Ame *toutes les perceptions que l'ame reçoit ſans l'entremiſe des ſens. Et j'ai réduit les plaiſirs de l'ame à deux ſeuls objets ; à la pratique de* la Juſtice *& à la vûe de* la vérité : *les peines de l'ame à avoir manqué l'un ou l'autre de ces objets. Un Ami reſpectable a crû que mon Enumération n'étoit pas complete : qu'il y avoit des plaiſirs & des peines qu'on ne pouvoit réduire ni à l'un ni à l'autre de mes deux genres.*

Comme ſûrement ce qui a arrêté l'Homme dont je parle en arrêteroit bien d'autres, & qu'apparemment je ne m'étois pas aſſez expliqué : je reviens ici à examiner ſi ma diviſion des plaiſirs & des peines comprend

tout. Et je cherche dans l'exemple qui m'a été proposé, s'il y a quelque choſe qui ne vienne pas des ſources que j'aſſigne, & qui faſſe un genre à part ; ou ſi ce n'eſt qu'un cas compoſé de cauſes compriſes dans mon énumération.

La Mort m'a enlevé mon Ami : j'ai perdu un Homme qui me procuroit mille commodités ; qui flatoit mes goûts & mes paſſions ; un objet qui plaiſoit à mes yeux ; une voix agréable à mon oreille : juſques-là ma peine n'appartient qu'au corps.

Je regrette un Homme éclairé qui m'aidoit à decouvrir la vérité ; un Homme vertueux qui m'entretenoit dans la pratique de la Juſtice : ma peine appartient à l'ame.

Et ſi pluſieurs de ces motifs ſe trouvent combinés enſemble, ma

peine eſt un Sentiment mixte, qui ſe rapporte à l'ame & au corps ; & à chacun des deux plus ou moins ſelon la doſe des motifs.

Si l'on analyſe de la ſorte les cas les plus compliqués ; & qu'on ſe ſouvienne des définitions que j'ai données (Chap. III.) On trouvera toûjours que les plaiſirs & les peines n'ont pas d'autres ſources que celles que je leur ai aſſignées.

III.

On m'a reproché d'avoir parlé trop favorablement du Suicide. *Conſidérant le ſuicide hors de la crainte & de l'eſpérance d'une autre vie, je l'ai regardé comme un remede utile & permis. Le conſidérant comme Chrétien, je l'ai regardé comme l'action la plus criminelle ou la plus inſenſée. Et tout cela me paroît ſi*

évident, que je ne ſaurois rien dire qui puiſſe en augmenter l'évidence. S'il n'y avoit rien au delà de cette vie, il ſeroit ſouvent convenable de la terminer : mais le malheur de notre condition préſente au lieu de devoir nous en faire chercher le remede dans l'anéantiſſement, nous prouve au contraire que nous ſommes deſtinés à une vie plus heureuſe, dont l'eſpérance doit nous rendre celle-ci ſupportable.

IV.

On m'a voulu faire un crime de ce que j'ai dit, que la Religion n'étoit pas rigoureuſement démontrable. *Je le repete ; ſi elle étoit rigoureuſement démontrable, tout le monde la croiroit ; tout le monde la ſuivroit. Perſonne ne ſort des Ecoles de Géométrie avec le moindre doute*

ſur les propoſitions qu'il y a entendues : voyez parmi ceux qui ſortent des bancs de Theologie, combien il y en a de perſuadés ! Je l'ai dit : il faut ici que le cœur aide à perſuader l'eſprit. C'eſt ce qui me fait donner tant de poids à la preuve tirée du bonheur que la Religion porte avec elle.

V.

Je n'ai plus qu'un mot à dire, & qui eſt preſque inutile : C'eſt ſur le ſtyle de l'Ouvrage. On l'a trouvé triſte & ſec ; j'avoue qu'il l'eſt : mais je ne crois pas qu'il dût être autrement. Quand j'aurois été capable de le parer de fleurs, la ſévérité du ſujet ne le permettoit pas.

ESSAI
DE
PHILOSOPHIE
MORALE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'eſt que le Bonheur & le Malheur.

J'APPELLE *Plaiſir*, toute Perception que l'Ame aime mieux éprouver que ne pas éprouver.

Jappelle *Peine*, toute Perception que l'Ame aime

mieux ne pas éprouver qu'éprouver.

Toute Perception dans laquelle l'Ame voudroit ſe fixer, dont elle ne ſouhaite pas l'Abſence, pendant laquelle elle ne voudroit ni paſſer à une autre Perception, ni dormir; toute Perception telle eſt un *Plaiſir*. Le Tems que dure cette Perception, eſt ce que j'appelle *Moment heureux*.

Toute Perception que l'Ame voudroit éviter, dont elle ſouhaite l'Abſence, pendant laquelle elle voudroit paſſer à une autre, ou dormir, toute

Perception telle, eſt une *Peine*. Le Tems que dure cette Perception eſt ce que j'appelle *Moment malheureux*.

Je ne ſai s'il y a des Perceptions indifférentes, des Perceptions dont la Préſence ou l'Abſence ſoient parfaitement égales. Mais s'il y en a, il eſt évident qu'elles ne ſauroient faire des Momens heureux ni malheureux.

Dans chaque Moment heureux ou malheureux, ce n'eſt pas aſſez de conſidérer *la Durée*; il faut avoir égard à la Grandeur du Plaiſir, ou de

la Peine ; j'appelle cette Grandeur *Intenſité*. L'Intenſité peut être ſi grande, que quoique la Durée fût fort courte, le Moment heureux ou malheureux équivaudroit à un autre dont la Durée ſeroit fort longue & dont l'Intenſité ſeroit moindre. De même la Durée peut être ſi longue, que quoique l'Intenſité fût fort petite, le Moment heureux ou malheureux équivaudroit à un autre, dont l'Intenſité ſeroit plus grande, & dont la Durée ſeroit moindre.

Pour avoir l'Eſtimation des

Momens heureux ou malheureux, il faut donc avoir égatd non ſeulement à la Durée, mais encore à l'Intenſité du Plaiſir ou de la Peine. Une Intenſité double, & une Durée ſimple, peuvent faire un Moment égal à celui dont l'Intenſité ſeroit ſimple, & la Durée double. En général, *l'Eſtimation des Momens heureux ou malheureux, eſt le Produit de l'Intenſité du Plaiſir ou de la Peine, par la Durée.* On peut aiſément comparer les Durées ; nous avons des Inſtrumens qui les meſurent

indépendamment des Illuſions que nous pouvons nous faire. Il n'en eſt pas ainſi des Intenſités ; on ne peut pas dire ſi l'Intenſité d'un Plaiſir ou d'une Peine eſt préciſément double ou triple de l'Intenſité d'un autre Plaiſir ou d'une autre Peine.

Mais quoique nous n'ayons pas de Meſure exacte pour les Intenſités, nous ſentons bien que les unes ſont plus grandes que les autres ; & nous ne laiſſons pas de les comparer. Chaque Homme par un Jugement naturel fait

entrer l'Intenſité & la Durée dans l'Eſtimation confuſe qu'il fait des Momens heureux ou malheureux. Tantôt il préfere un petit Plaiſir qui dure long-tems, à un plus grand qui paſſe trop vîte : tantôt un Plaiſir très-grand & très-court, à un plus petit & plus long. Il en eſt ainſi de la Peine : quoique fort grande, elle peut être ſi courte, qu'on la ſouffrira plus volontiers qu'une plus petite & plus longue : & elle peut être ſi petite, que quoiqu'elle durât fort long-tems, on la préféreroit à une

très-courte qui ſeroit trop grande. Chacun fait cette Comparaiſon comme il peut : & quoique les Calculs ſoient différens, il n'en eſt pas moins vrai que la juſte Eſtimation des Momens heureux ou malheureux eſt, comme nous l'avons dit, le Produit de l'Intenſité du Plaiſir ou de la Peine par la Durée.

Le *Bien* eſt une Somme de Momens heureux.

Le *Mal* eſt une Somme ſemblable de Momens malheureux.

Il eſt évident que ces Sommes, pour être égales, ne

rempliront pas des intervalles de Tems égaux. Dans celle où il y aura plus d'Intenſité, il y aura moins de Durée; dans celle où la Durée ſera plus longue, l'Intenſité ſera moindre. Ces Sommes ſont les Elémens du Bonheur & du Malheur.

Le *Bonheur* eſt la Somme des Biens qui reſte, après qu'on en a retranché tous les Maux.

Le *Malheur* eſt la Somme des Maux qui reſte, après qu'on en a retranché tous les Biens.

Le Bonheur & le Malheur

dépendent donc de la Compenſation des Biens & des Maux. L'Homme le plus heureux n'eſt pas toûjours celui qui a eu la plus grande Somme de Biens. Les Maux dans le Cours de ſa Vie ont diminué ſon Bonheur; & leur Somme peut avoir été ſi grande, qu'elle a plus diminué ſon Bonheur, que la Somme des Biens ne l'augmentoit. L'Homme le plus heureux eſt celui à qui, après la Déduction faite de la Somme des Maux, il eſt reſté la plus grande Somme de Biens. Si la Somme des Biens

& la Somme des Maux ſont égales, on ne peut appeller celui à qui il eſt échû un tel Partage, heureux ni malheureux. Le Néant vaut ſon Etre. Si la Somme des Maux ſurpaſſe la Somme des Biens, l'Homme eſt malheureux ; plus ou moins, ſelon que cette Somme ſurpaſſe plus ou moins l'autre. Son Etre ne vaut pas le Néant. Enfin ce n'eſt qu'après ce dernier Calcul, qu'après la Déduction faite des Biens & des Maux qu'on peut juger du Bonheur ou du Malheur.

Les Biens & les Maux étant les Elémens du Bonheur ou du Malheur, tout notre Soin devroit être employé à les bien connoître, & à tâcher de les comparer les uns aux autres; afin de préférer toujours le plus grand Bien, & d'éviter le plus grand Mal. Mais il ſe rencontre bien des Difficultés dans cette Comparaiſon; & chacun la fait à ſa Maniere.

L'un, pour quelques Momens de Délices, perd ſa Santé ou détruit ſa Fortune: l'autre, ſe refuſe les Plaiſirs

les plus vifs pour voir croître un Thréſor dont il ne jouira jamais. Celui-ci languit dans les longues Douleurs de la Pierre ; celui-là ſe livre à la plus cruelle Douleur pour en être delivré.

Et quoique les Biens & les Maux paroiſſent d'Eſpeces fort différentes, on ne laiſſe pas de comparer les uns avec les autres, ceux qui ſemblent les plus hétérogenes : c'eſt ainſi que Scipion trouve dans une Action génereuſe, un Bien plus grand que dans tous les Plaiſirs qu'il peut goûter

avec ſa Captive.

Ce qui ajoute une nouvelle Difficulté à la Comparaiſon des Biens & des Maux ; c'eſt le différent Eloignement d'où on les conſidere. S'il faut comparer un Bien éloigné avec un Bien préſent ; ou un Mal préſent avec un Mal éloigné, rarement fera-t-on bien cette Comparaiſon. Cependant l'Inégalité des Diſtances ne cauſe de Difficulté que dans la Pratique : car l'Avenir qui vraiſſemblablement eſt à notre Portée par l'Etat de notre Age & de notre Santé,

devroit être regardé à peu-près comme le Préſent.

Il y a encore une autre Comparaiſon plus difficile, & qui n'eſt pas moins néceſſaire : c'eſt celle du Bien avec le Mal. J'entens ici l'Eſtimation du Mal qu'il faudroit raiſonnablement ſouffrir pour équivaloir à tel ou tel Bien : ou l'Eſtimation du Bien dont il faudroit ſe priver, pour éviter tel ou tel Mal. Quoiqu'on ne puiſſe gueres faire cette Comparaiſon avec juſteſſe, il y a une Infinité de Cas où l'on ſent qu'il eſt avantageux de

ſouffrir un mal pour joüir d'un Bien ; ou de s'abſtenir d'un Bien pour éviter un Mal. Si les Biens & les Maux ſont vûs dans différens Eloignemens, la Comparaiſon devient encore plus difficile.

C'eſt dans toutes ces Comparaiſons que conſiſte *la Prudence*. C'eſt par la Difficulté de les bien faire qu'il y a ſi peu de Gens prudens : & c'eſt des différentes Manieres dont ces Calculs ſe font, que réſulte la Variété infinie de la Conduite des Hommes.

CHAP.

CHAPITRE II.

Que dans la Vie ordinaire la Somme des Maux ſurpaſſe celle des Biens.

NOUS avons défini le Plaiſir, toute Perception que l'Ame aime mieux éprouver que ne pas éprouver; toute Perception, dans laquelle elle voudroit ſe fixer; pendant laquelle elle ne ſouhaite, ni le paſſage à une autre Perception, ni le Sommeil. Nous avons défini la Peine, oute Perception que l'Ame

aimeroit mieux ne pas éprouver qu'éprouver ; toute Perception qu'elle voudroit éviter, pendant laquelle elle ſouhaite le paſſage à une autre Perception, ou le Sommeil.

Si l'on examine la Vie d'après ces idées, on ſera ſurpris, on ſera effrayé, de voir combien on la trouvera remplie de Peines, & combien on y trouvera peu de Plaiſirs. En effet, combien rares ſont ces Perceptions, dont l'Ame aime la préſence ! La Vie eſt-elle autre choſe qu'un ſouhait

continuel de changer de Perception ? Elle ſe paſſe dans les déſirs ; & tout l'intervalle qui en ſépare l'accompliſſement, nous le voudrions anéanti : ſouvent nous voudrions des jours, des mois, des ans entiers ſupprimés : nous n'acquérons aucun bien qu'en le payant de notre Vie.

Si Dieu accompliſſoit nos déſirs ; qu'il ſupprimât pour nous tout le tems que nous voudrions ſupprimé : le Vieillard ſeroit ſurpris de voir le peu qu'il auroit vêcu. Peut-être toute la Durée de la plus

longue Vie ſeroit réduite à quelques heures.

Or tout ce tems dont on auroit demandé la ſuppreſſion, pour paſſer à l'accompliſſement de ſes déſirs, c'eſt-à-dire, pour paſſer de Perceptions à d'autres, tout ce tems n'eſt compoſé que de Momens malheureux.

Il y a, je crois, peu d'Hommes, qui ne conviennent que leur Vie a été beaucoup plus remplie de ces Momens que de Momens heureux, quand ils ne conſidéreroient dans ces Momens que la Durée: mais

s'ils y font entrer l'Intenſité, la ſomme des Maux en ſera encore de beaucoup augmentée ; & la Propoſition ſera encore plus vraie : *Que dans la Vie ordinaire la ſomme des Maux ſurpaſſe la ſomme des Biens.*

Tous les divertiſſemens des Hommes prouvent le Malheur de leur Condition. Ce n'eſt que pour éviter des Perceptions fâcheuſes, que celui-ci joue aux Echecs, que cet autre court à la Chaſſe : tous cherchent dans des Occupations ſérieuſes, ou frivo-

les, l'oubli d'eux mêmes. Ces diſtractions ne ſuffiſent pas; ils ont recours à d'autres reſſources : les uns par des liqueurs ſpiritueuſes excitent dans leur Ame un tumulte, pendant lequel elle perd l'Idée qui la tourmentoit; les autres par la fumée des feuilles d'une Plante cherchent un étourdiſſement à leurs Ennuis; les autres charment leurs Peines par un Suc, qui les met dans une eſpece d'Extaſe. Dans l'Europe, l'Aſie, l'Afrique, & l'Amerique, tous les Hommes, d'ailleurs

ſi divers ont cherché des Remedes au Mal de vivre.

Qu'on les interroge; on en trouvera bien peu dans quelque Condition qu'on les prenne, qui vouluſſent recommencer leur Vie telle qu'elle a été, qui vouluſſent repaſſer par tous les mêmes Etats dans leſquels ils ſe ſont trouvés. N'eſt ce pas l'aveu le plus clair qu'ils ont eu plus de Maux que de Biens?

Eſt-ce donc-là le Sort de la Nature humaine! Eſt-elle irrévocablement condamnée à un Deſtin ſi rigoureux? Ou

a-t-elle des moyens pour changer cette Proportion entre les Biens & les Maux ? N'eſt-ce point le peu d'Uſage, ou le mauvais Uſage, que l'Homme fait de ſa Raiſon, qui rend cette Proportion ſi funeſte ? Une Vie plus heureuſe ne ſeroit-elle point le Prix de ſes réflexions & de ſes efforts ?

CHAPITRE III.

Réflexions ſur la Nature des Plaiſirs & des Peines

LEs Philoſophes de tous les tems ont connu l'importance de la Recherche du Bonheur, & en ont fait leur principale étude. S'ils n'ont pas trouvé la vraie route qui y conduit, ils ont marché par des ſentiers qui en approchent. En comparant ce qu'ils ont découvert dans les autres Sciences, avec les excellens Préceptes qu'ils

nous ont laiſſés pour nous rendre heureux, on s'étonnera de voir combien leurs progrès ont été plus grands dans cette Science que dans toutes les autres.

Je n'entrerai point dans le détail des Opinions de tous ces grands Hommes ſur le Bonheur; ni des différences qui ont pu ſe trouver dans les Sentimens de ceux qui en général étoient de la même Secte. Cette diſcuſſion ne ſeroit qu'une eſpece d'Hiſtoire, longue, difficile, incertaine, & ſûrement inutile.

Les uns regardant le Corps, comme le ſeul inſtrument de notre Bonheur & de notre Malheur ; ne connurent de Plaiſirs que ceux qui dépendoient des impreſſions que les Objets extérieurs font ſur nos Sens ; ne connurent de Peines que celles qui dépendoient d'impreſſions ſemblables.

Les autres donnant trop à l'Ame, n'admirent que les Plaiſirs & les Peines qu'elle trouve en elle même.

Opinions outrées & également éloignées du Vrai. Les

impreſſions des Objets ſur nos Corps ſont des ſources de Plaiſir & de Peine : les opérations de notre Ame en ſont d'autres. Et tous ces Plaiſirs, & toutes ces Peines, quoiqu'entrées par différentes portes, ont cela de commun qu'elles ne ſont que des perceptions de l'Ame, dans leſquelles l'Ame ſe plaît, ou ſe déplaît, qui ſont des Momens heureux ou malheureux.

Ne craignons donc point de comparer les Plaiſirs des Sens avec les Plaiſirs les plus intellectuels ; ne nous faiſons

pas l'illuſion de croire qu'il y ait des Plaiſirs d'une nature moins noble les uns que les autres ; les Plaiſirs les plus nobles ſont ceux qui ſont les plus grands.

Quelques Philoſophes allerent ſi loin qu'ils regarderent le Corps comme tout à fait étranger à nous ; & prétendirent qu'on pouvoit parvenir à ne pas même ſentir les accidens auxquels il eſt ſujet.

Les autres ne ſe tromperoient pas moins, s'ils croyoient que les impreſſions des Objets extérieurs ſur le

Corps, puiſſent tellement occuper l'Ame qu'elles la rendiſſent inſenſible à ſes réflexions.

Tous les Plaiſirs & toutes les Peines appartiennent à l'Ame. Quelle que fût l'impreſſion que fît un Objet extérieur ſur nos Sens, jamais ce ne ſeroit qu'un Mouvement phyſique, jamais un Plaiſir ni une Peine, ſi cette impreſſion ne ſe faiſoit ſentir à l'Ame. Tous les Plaiſirs & toutes les Peines ne ſont que ſes Perceptions : la ſeule différence conſiſte en ce que

les unes ſont excitées par l'entremiſe des Objets extérieurs, les autres paroiſſent puiſées dans l'Ame même. Cependant pour éviter la longu eur & pour m'exprimer de la maniere la plus uſitée, j'appellerai les unes *Plaiſirs & Peines du Corps*; les autres, *Plaiſirs & Peines de l'Ame.*

Je ne nierai point que les Plaiſirs & les Peines du Corps ne ſoient de vrais Plaiſirs & de vraies Peines; ne faſſent des Biens & des Maux. Quelque peu de rapport qu'on voye entre les Perceptions

de l'Ame & les Mouvemens qui les font naitre, on ne ſçauroit en méconnoître la réalité. Et le Philoſophe qui diſoit que la Goutte n'étoit pas un Mal, diſoit une Sottiſe, ou vouloit ſeulement dire qu'elle ne rendoit pas l'Ame vicieuſe, & alors diſoit une Choſe bien triviale.

Les Plaiſirs & les Peines du Corps ſont donc ſans contredit des ſommes de Momens heureux & de Momens malheureux ; des Biens & des Maux. Les Plaiſirs & les Peines de l'Ame ſont d'autres ſommes

ſommes pareilles : il ne faut négliger ni les unes ni les autres ; il faut les calculer, & en tenir compte.

En examinant la Nature des Plaiſirs & des Peines du Corps, nous commencerons par une Remarque bien affligeante : c'eſt que le Plaiſir diminue par la Durée, & que la peine augmente. La Continuité des Impreſſions qui cauſent les Plaiſirs du Corps, en affoiblit l'Intenſité ; l'Intenſité des Peines eſt augmentée par la Continuité des Impreſſions qui les cauſent.

1. Qu'on parcourre les plus grands Plaiſirs que les Objets extérieurs puiſſent nous procurer : on verra que, ou la Senſation qu'ils excitent, eſt de nature à ceſſer fort promptement; ou que ſi elle dure, elle s'affoiblit, devient bientôt inſipide, & même incommode, ſi elle dure trop longtems. Au contraire la Douleur que cauſent les Objets extérieurs, peut durer autant que la Vie ; & plus elle dure, plus elle devient inſupportable. Si l'on doute de ceci ; qu'on eſſaye de prolonger l'Impreſ-

ſion de quelque Objet des plus agréables, on verra ce que le Plaiſir devient : Que l'Action du Fer ou du Feu ſur notre Corps dure un peu ; qu'on y tienne ſeulement des Cantarides un peu trop long-tems appliquées ; & l'on verra à quel point peut s'accroître la Douleur.

2. Il n'y a que quelques Parties du Corps qui puiſſent nous procurer des Plaiſirs ; toutes nous font éprouver la Douleur. Le bout du Doigt, une Dent, nous peuvent plus tourmenter, que l'Organe des

plus grands Plaiſirs ne peut nous rendre heureux.

3. Enfin il y a une autre Conſidération à faire. Le trop long, ou trop fréquent Uſaga des Objets qui cauſent les Plaiſirs du corps, conduit à des Infirmités; & l'on n'en devient auſſi que plus infirme par l'application continuée, ou répétée trop ſouvent, des objets qui cauſent la Douleur. Il n'y a ici aucune Eſpèce de Compenſation. La Meſure des Plaiſirs que notre Corps nous peut faire goûter, eſt fixée & bien petite, ſi l'on

y verſe trop, on en eſt puni : la Meſure des Peines eſt ſans bornes, & les Plaiſirs même contribuent à la remplir.

Si l'on diſoit que la Douleur a ſes bornes ; que comme le Plaiſir, elle émouſſe le Sentiment, ou même le détruit tout à fait : cela n'a lieu que pour une Douleur extrême, une Douleur qui n'eſt point dans l'Etat ordinaire de l'Homme, & à laquelle aucune eſpece de Plaiſir ne ſe peut comparer.

Par tout ce que nous venons de dire, on peut juger

de la Nature des Plaiſirs & des Peines du Corps, & de ce qu'on peut en attendre pour notre bonheur. Examinons maintenant la Nature des Plaiſirs & des Peines de l'Ame.

Avant que d'entrer dans cet Examen, il faut définir exactement ces Plaiſirs & ces Peines; & ne les pas confondre avec d'autres affections de l'Ame, qui n'ont que le Corps pour Objet. Je m'explique. Je ne compte pas parmi les Plaiſirs de l'Ame, le Plaiſir qu'un Homme trou-

ve à penſer qu'il augmente ſes richeſſes ; ou celui qu'il reſſent à voir ſon pouvoir s'accroître ; ſi comme il n'eſt que trop ordinaire, il ne rapporte ſes richeſſes & ſon pouvoir qu'aux Plaiſirs du Corps que ces moyens peuvent lui procurer. Les Plaiſirs de l'Avare & de l'Ambitieux ne ſont alors que des Plaiſirs du Corps, vûs dans l'éloignement. De même nous ne prendrons pas pour des peines de l'Ame, les peines d'un Homme qui perd ſes richeſſes, ou ſon pouvoir, ſi ce qui

les lui fait regretter n'eſt que la vûe des Plaiſirs du Corps qu'ils lui pouvoient procurer, ou la vûe des peines du Corps auxquelles cette perte l'expoſe.

Après cette définition il me ſemble que tous les Plaiſirs de l'Ame ſe réduiſent à deux Genres de perception : l'un qu'on éprouve par la pratique de la *Juſtice*, l'autre par la vûe de la *Vérité*. Les peines de l'Ame ſe réduiſent à manquer ces deux objets.

Je n'entreprens point de

donner ici une définition abſolue de la juſtice, & n'ai pas beſoin de le faire. J'entens ſeulement juſqu'ici par *Pratique de la Juſtice*, l'Accompliſſement de ce qu'on croit ſon Devoir, quel qu'il ſoit.

Il n'eſt pas non plus néceſſaire de définir ici exactement la Vérité. J'entens par *Vûe de la Vérité*, cette Perception qu'on éprouve, lorſqu'on eſt ſatisfait de l'Evidence avec laquelle on voit les choſes.

Or ces deux Genres de Plaiſir me paroiſſent d'une Nature bien oppoſée à celle des Plai-

ſirs du Corps. 1°. Loin de paſſer rapidement, ou de s'affoiblir par la Joüiſſance, les Plaiſirs de l'Ame ſont durables; la durée & la répétition les augmentent. 2°. L'Ame les reſſent dans toute ſon étendue. 3°. La Joüiſſance de ces Plaiſirs, au lieu d'affoiblir l'Ame, la fortifie.

Quant aux Peines qu'on éprouve, lorſqu'on n'a pas ſuivi la Juſtice, ou lorſqu'on n'a pu découvrir la Vérité, elles different encore extrèmement des Peines du Corps. Il eſt vrai que l'Idée qu'on a

manqué à ſon Devoir eſt une Peine très-douloureuſe, mais il dépend toûjours de nous de l'éviter : elle eſt elle même ſon préſervatif ; plus elle eſt ſenſible, plus elle nous éloigne du peril de la reſſentir. Pour la Peine qu'on éprouve dans la recherche d'une Vérité, qu'on ne ſauroit découvrir, l'Homme ſage ne s'attachera qu'à celles qui lui ſont utiles, & il découvrira celles là facilement.

Mais me dira-t'on peut être, ces Plaiſirs de l'Ame ne peuvent-ils pas procurer

aux Hommes un ſort plus heureux que celui que vous nous avez dépeint ? N'y a-t-il donc pas des Sages dont la Vie ſe paſſe dans la Pratique de la *Juſtice* & dans la Contemplation de la *Vérité* ? Je veux croire qu'il y en a. Mais outre les Peines du Corps auxquelles ils ſont toujours expoſés, ſi l'on compte les Ariſtides & les Neutons, on verra que ces Hommes ſont trop rares pour empêcher que la Propoſition que nous avons établie ne ſoit vraie: que

dans la Vie ordinaire la Somme des Maux ſurpaſſe la Somme des Biens.

CHAPITRE IV.

Des Moyens pour rendre notre Condition meilleure.

C'Est par ces Conſidérations, & non en niant, comme quelques Sophiſtes, la Réalité des Plaiſirs & des Peines du Corps, que nous devons nous conduire. Laiſſons notre Ame ouverte à quelques Perceptions agréables, qu'un uſage ſobre & circonſpect des objets extérieurs y peut faire naître; mais ne laiſſons pas entrer

cette foule d'ennemis qui menacent ſa Ruine. Ne diſons pas que la Volupté n'eſt pas un bien: mais ſouvenons nous toujours des Maux qu'elle traîne après elle.

Etant ainſi expoſés par rapport à notre Corps à beaucoup plus de Peines que de Plaiſirs; à des Peines que la Durée augmente, à des Plaiſirs quelle diminue: s'il nous étoit poſſible de nous ſouſtraire entierement aux Impreſſions des Objets extérieurs, de renoncer totalement aux Plaiſirs des Sens, pour être

affranchis de leurs Peines; ce ſeroit aſſurément le meilleur Parti: il y a beaucoup plus à perdre qu'à gagner, en y reſtant expoſé. Mais comment éviter l'effet de ces impreſſions? Nos Corps ſont partie du Monde phyſique: toute la Nature agit ſur eux par des lois invariables: & par d'autres lois que nous ſommes également obligés de ſubir, ces impreſſions portent à l'Ame les Perceptions de Plaiſir & de Peine.

Dans cet Etat qui paroît purement paſſif, il nous reſte cepen-

cependant une Arme pour parer les coups des objets ; ou pour en amortir l'effet. C'eſt la liberté, cette Force ſi peu compréhenſible, mais ſi inconteſtable ; contre laquelle le Sophiſte peut diſputer, mais que l'honnête Homme reconnoît toujours dans ſon Cœur. Il peut avec elle lutter contre toute la Nature : & s'il ne peut pas toûjours tout à fait vaincre, il peut du moins toûjours n'être pas entierement vaincu : Arme fatale qu'il tourne ſi ſouvent contre lui-même.

Si l'Homme ſait faire Uſage de ſa Liberté, il fuira les Objets qui peuvent faire ſur lui des impreſſions funeſtes : & ſi ces impreſſions ſont inévitables, elle lui ſervira à en diminuer la Force. Dans les Etats les plus cruels, il n'y a perſonne qui ne ſente en lui-même un certain Pouvoir qu'il peut exercer même contre la Douleur.

Si la Liberté peut nous préſerver des impreſſions dangereuſes des Objets ; ſi elle peut nous défendre des Peines du Corps, & nous en diſ-

penſer avec économie les Plaiſirs, elle a bien un autre empire ſur les Plaiſirs & les Peines de l'Ame : c'eſt là qu'elle peut triompher entierement.

Notre Vie n'eſt donc qu'une ſuite de Perceptions agréables & fâcheuſes ; mais dans laquelle les Perceptions fâcheuſes l'emportent de beaucoup ſur les Perceptions agréables. Le Bonheur & le Malheur de chacun dépendent des Sommes de Bien & de Mal que ces Perceptions font dans ſa Vie.

Cela posé; il n'y a que deux Moyens pour rendre notre Condition meilleure. L'un consiste à augmenter la Somme des Biens; l'autre à diminuer la Somme des Maux. C'est à ce Calcul que la Vie du Sage doit être employée.

Les Philosophes de l'Antiquité, qui avoient sans doute senti la Vérité de ceci, se partagerent en deux classes. Les uns crurent que pour rendre notre condition meilleure, il ne falloit qu'accumuler le plus de Plaisirs qu'il étoit possible; les autres ne chercherent

qu'à diminuer les peines.

C'eſt là, ce me ſemble, ce qui diſtingua eſſentiellement les deux fameuſes Sectes des Epicuriens & des Stoïciens. Car c'eſt n'en pas avoir pénétré l'Eſprit que de ne pas avoir apperçu les différens Moyens que chacune ſe propoſoit; & de faire conſiſter leur différence dans la Recherche de Plaiſirs plus groſſiers, ou plus purs. Je l'ai déja dit; tant qu'on ne conſidere que l'Etat préſent, tous les Plaiſirs ſont du même genre: celui qui naît de l'Action la

plus brutale, ne cede point à celui qu'on trouve dans la Pratique de la Vertu la plus épurée. Les Peines ne ſont pas non plus de genre différent : celles qu'on reſſent par l'Application du Fer & du Feu, peuvent être comparées à celles qu'éprouve une Conſcience criminelle. Toutes les Peines, tous les Plaiſirs, ne ſont que des Perceptions de l'Ame, dont il faut ſeulement bien calculer l'Intenſité & la Durée.

Ce qui caractériſe donc les deux Sectes : c'eſt que l'une

& l'autre reconnoiſſant, que le plus grand Bonheur eſt celui où la Somme des Biens, après la déduction de la Somme des Maux, demeuroit la plus grande ; dans les Moyens que ces Sectes propoſoient pour rendre notre Condition meilleure, celle des Epicuriens avoit plus en vûe l'Augmentation de la Somme des Biens, & celle des Stoïciens la Diminution de la Somme des Maux.

Si nous avions autant de Biens à eſpérer que de Maux

à craindre, l'un & l'autre Syſtème ſeroient également fondés. Mais ſi l'on fait attention à ce que nous avons remarqué dans les Chapitres précédens ſur les Plaiſirs & les Peines, on verra combien il eſt plus raiſonnable de chercher à rendre notre condition meilleure par la Diminution de la Somme des Maux, que par l'Augmentation de la Somme des Biens.

Je ne m'arrêterai donc point à la Secte d'Epicure; j'examinerai ſeulement celle

des Stoïciens, qui me paroiſſent ceux qui ont raiſonné le plus juſte.

CHAPITRE V.

Du Syſtème des Stoïciens.

JE ne remonterai point juſqu'à Zenon : ce que nous ſavons de lui eſt trop peu de choſe pour pouvoir bien juger de ce qu'il enſeignoit & de ce qu'il penſoit. Ce n'eſt dans l'Origine d'aucune Secte qu'on en trouve les Dogmes les plus raiſonnables, ni les mieux digerés. Ce qui nous touche le plus, c'eſt la Doctrine des Stoïciens, telle qu'elle fut, après que les Tems,

& les réflexions des grands Hommes qui la profeſſerent, l'eurent conduite à ſa Maturité.

Le Recueil le plus ample que nous ayons des Dogmes de cette Secte, eſt celui que *Seneque* nous a laiſſé. Tous les Ouvrages de ce Philoſophe, ſous des Titres différens & multipliés, n'en ſont que l'Expoſition. *Epictete* les produiſit avec moins d'Art & plus de force. Nous avons le Syſtème de ce grand Homme dans deux Ouvrages différens : l'un contient des

Diſcours, négligés & diffus; tels qu'*Arrien* les recueillit ſortans de ſa Bouche: l'autre eſt ſon *Enchiridion*, ſerré & méthodique, dans lequel, malgré ſa brieveté, on trouve le Syſtème le plus complet de Morale, & toute la Science du Bonheur. A ces Ouvrages admirables on en doit ajoûter un plus admirable encore. Ce ſont *Les Réflexions de l'Empereur Marc Aurele adreſſées à lui-même;* mais dignes de ſervir de Leçons à tout l'Univers. Il n'a, ni le brillant du Precepteur de Ne-

ton, ni la ſechereſſe de l'Eſclave d'Epaphrodite : ſon Style porte partout le Caractere de l'Elevation de ſon Ame, de la pureté de ſon Cœur, & de la grandeur des choſes qu'il dit. Il remercie les Dieux de lui avoir refuſé les Talents de la Poëſie & de l'Eloquence, & ne s'apperçoit pas qu'il les a. Il poſſede toutes les connoiſſances de ſon tems, & ne fait cas que de celles qui enſeignent à régler le cœur : toutes les autres, il les mépriſe également. Il traite de véritable Sottiſe la Recher-

che de la Structure & des Mouvemens de l'univers : ſa ſeule Etude eſt celle de l'Homme. Ces divines Leçons, il les pratiqua toute ſa Vie : & en ſe rendant heureux, il eut ſur les deux autres Philoſophes, l'Avantage d'avoir fait le Bonheur d'un Empire qui faiſoit la plus grande Partie du Monde.

Un Courtiſan qui a Eſſuyé de grandes viciſſitudes : qui s'eſt trouvé élevé au comble des Honneurs, puis abaiſſé dans les plus profondes Diſgraces ; un tel joüet de la

Fortune, doit avoir ſenti le Beſoin de la Philoſophie Stoïcienne. Un Eſclave accablé du Poids de ſa Chaîne, aſſujetti aux caprices d'un Maître cruel, n'avoit d'autre Reſſource que cette Philoſophie, qui promet un Bonheur qui ne dépend que de nous.

Mais un Empereur qui n'éprouva jamais aucun Revers; qui fut conſtamment comblé des Faveurs de la Fortune, n'eut pas les mêmes motifs. Il ſemble qu'il ne dût chercher qu'à étendre la Puiſſance de celle qui lui prodiguoit

tous les Biens qu'elle peut donner: il vit que tous ces Biens n'étoient que des Illuſions.

Seneque & Epictete ſemblent n'être parvenus à la Philoſophie que par beſoin & par art: la Nature forma Marc Aurele Philoſophe, & éleva ſon Cœur à une Perfection, à laquelle ſes Lumieres ne pouvoient le conduire. La Philoſophie Stoïcienne n'avoit point la Vertu pour But, ce n'étoit que le Bonheur préſent. Et, ſi l'on s'y trompoit, c'eſt que les Routes

tes qui conduiſent à l'un & à l'autre, ſont juſqu'à un certain point les mêmes.

Les Préſervatifs & les Remedes, que le Stoïcien recommande contre les Maux de cette vie, ſont : de ſe rendre maître de ſes Opinions & de ſes déſirs ; d'anéantir l'Effet de tous les Objets extérieurs : enfin, de ſe donner la Mort, ſi l'on ne peut trouver la tranquillité qu'à ce Prix.

En liſant les Ecrits de ces Philoſophes, on ſeroit tenté de croire que ce qu'ils propoſent eſt impoſſible. Cet Em-

pire ſur les Opérations de nôtre Ame, cette Inſenſibilité aux Peines du Corps, cet Equilibre entre la Vie & la Mort, ne paroiſſent que de belles Chimeres. Cependant, ſi nous examinons la maniere dont ils ont vêcû, nous croirons qu'ils y étoient parvenus; ou qu'ils n'en étoient pas éloignés. Et ſi nous réfléchiſſons ſur la Nature de l'Homme, nous le croirons capable de tout, pourvû qu'on lui propoſe d'aſſez grands motifs: capable de braver la Douleur, capable

de braver la Mort: & nous en trouverons de toutes parts des exemples.

Si vous allez dans le Nord de l'Amérique, vous trouverez des Peuples ſauvages, qui vous feront voir que les Scevola, les Curtius, & les Socrates, n'étoient que des Femmes auprès d'eux. Dans les Tourmens les plus cruels vous les verrez inébranlables; chanter & mourir. D'autres que nous ne regardons preſque pas comme des Hommes, & que nous traitons, comme les Chevaux & les Bœufs; dès

que l'Ennuy de la Vie les prend, la ſçavent terminer : un Vaiſſeau qui revient de Guinée, eſt rempli de Catons qui aiment mieux mourir que de ſurvivre à leur Liberté. Un grand Peuple, bien éloigné de la Barbarie, quoique ſes Mœurs ſoient fort différentes des nôtres, ne fait pas plus de cas de la Vie : le moindre Affront, le plus petit Chagrin, eſt pour un Japonois une Raiſon pour mourir. Sur les Bords du Gange, la jeune Indienne ſe jette au milieu des Flammes, pour

éviter le Reproche d'avoir ſurvêcu à ſon Epoux.

Voilà des Nations entieres parvenues à tout ce que les Stoïciens preſcrivoient de plus terrible. Voilà ce que peuvent l'Opinion & la Coutume : ne doutons pas que le Raiſonnement n'ait autant de Force : ne diſtinguons pas même du Raiſonnement la Coutume & l'Opinion ; ce ſont des Raiſonnemens ſans Doute, ſeulement moins approfondis. Le Negre & le Philoſophe, n'ont qu'un même Objet ; *De rendre leur*

Condition meilleure. L'un, chargé de Fers, pour ſe délivrer des Maux qu'il ſouffre, ne voit que de terminer ſa Vie : l'autre, dans des Palais dorés, ſent qu'il eſt réellement ſous la Puiſſance d'une Maîtreſſe capricieuſe & cruelle, qui lui prépare mille Maux : le premier Remede qu'il eſſaye, c'eſt l'Inſenſibilité ; le dernier, c'eſt la Mort.

Ceux qui ont écrit ſur cette Matiere, prétendent qu'une telle Reſſource, loin d'être une Action généreuſe, n'eſt qu'une véritable lâcheté.

Mais il me ſemble que c'eſt ne pas diſtinguer aſſez les différentes Poſitions où l'Homme ſe peut trouver.

Si l'on part d'une Religion, qui promette des Récompenſes éternelles à celui qui ſouffre patiemment, qui menace de Châtimens éternels celui qui meurt pour ne pas ſouffrir; ce n'eſt plus ni un Homme courageux, ni un lâche qui ſe tue, c'eſt un inſenſé: ou plûtôt; la Choſe eſt impoſſible. Mais nous ne conſidérons ici l'Homme que dans l'Etat naturel, ſans Crainte & ſans

Eſperance d'une autre Vie ; uniquement occupé à rendre ſa Condition meilleure.

Or dans cette Poſition, il eſt évident qu'il n'y a ni Gloire, ni Raiſon, à demeurer en proie à des Maux auxquels on peut ſe ſouſtraire, par une Douleur d'un Moment. Dès que la Somme des Maux ſurpaſſe la Somme des Biens, le Néant eſt préferable à l'Etre : & les Stoïciens raiſonnent juſte, lorſqu'ils regardent la Mort comme un Remede utile & permis. Quelques-uns ont été juſqu'à la conſeiller

aſſez légerement. Et Marc Aurele, cette Ame ſi douce & ſi belle penſoit ainſi : *Sors de la Vie*, dit-il, *ſi elle te devient à charge ; mais ſors en ſans plainte & ſans murmure ; comme d'une chambre qui fume.* (*)

Seneque parle avec bien plus de force du droit que chaque Homme a de ſe donner la Mort, dès qu'il trouve ſa Vie malheureuſe. Il s'étonne que quelques Philoſophes ayent pû penſer différemment. Quelle magnifique

(*) Marc Aurele L. V. §. xxx.

deſcription nous fait-il de la mort de Caton? (*) Quelles Loüanges ne donne-t-il pas à ce jeune Lacedemonien, qui aima mieux ſe caſſer la tête que de faire le ſervice des Eſclaves? (**) A cet Allemand deſtiné au combat des Bêtes, qui avala l'Eponge qui ſervoit à nettoyer les Ordures? (***) Mais rien ne fait mieux connoître le peu de cas que les Stoïciens faiſoient de la Vie, que l'Hiſtoire qu'il

(*) Senec. de Provid. *Cap.* II.
(**) Senec. *Epiſt.* LXXVII.
(***) Idem *Epiſt.* LXX.

ajoûte : Marcellinus, ennuyé d'une longue maladie, héſitoit à ſe donner la mort, & cherchoit qui l'encourageât : *Tu fais bien des conſultations pour peu de choſe*, lui dit un Philoſophe de cette Secte, qu'il avoit envoyé chercher : *la Vie n'eſt rien ; tu la partages avec les Eſclaves & les Animaux : mais la mort peut être belle. Et il n'eſt pas néceſſaire pour ſavoir mourir d'être fort brave, ni fort malheureux ; il ſuffit d'être ennuyé.* Marcellinus perſuadé, accomplit ſon deſſein, par une mort que Seneque ap-

pelle *delicieuſe*. (*)

On ne peut pas douter que cette queſtion, du droit que l'Homme a ſur ſa Vie, ne dépende des idées qu'il a d'une Divinité qui lui permet ou qui lui défend d'en diſpoſer; de la mortalité, ou de l'immortalité de l'Ame. Il eſt donc certain que la Religon des Stoïciens les laiſſoit libres à cet égard.

Il nous ſeroit fort difficile de déterminer, quelles étoient préciſement leurs idées ſur la Divinité. L'un définiſſoit

(*) Senec. *Epiſt.* LXXVII.

Dieu, un Etre heureux, éternel, bienfaiſant. L'autre faiſoit des Dieux de différens Ordres. Zenon ne reconnut d'autre Dieu que l'Univers.

Si ces Philoſophes paroiſſent avoir eu quelquefois des idées plus élevées de la Divinité, ils n'en eurent gueres de plus diſtinctes.

Croire des Dieux, & croire une Providence, n'étoit pas, chez les anciens Philoſophes, une même choſe. Ils ne voyoient en Dieu la Néceſſité, ni d'être unique, ni éternel, ni la cauſe libre & pré-

voyante de tout ce qui arrive dans l'Univers. Les Dieux, ſelon pluſieurs, n'étoient que des Etres ſans intelligence, ſans action, inutiles pour le Gouvernement du Monde. Si quelquefois les Stoïciens parlent d'une Providence, & de l'empire des Dieux, leurs diſcours ſont plûtôt des déclamations, que des diſcours dogmatiques.

Ils ne furent, ni plus d'accord, ni plus éclairés ſur la nature de notre Ame. La plûpart la prirent pour une Matiere ſubtile, ou un écoule-

ment de la Divinité. Les uns la regarderent comme ſe diſſipant à la Mort; les autres comme ſe réuniſſant à la Source dont elle étoit ſortie. Mais y portoit-elle, y conſervoit-elle le ſouvenir de ſon Etat précédent? Tout ce qui nous reſte de ces Philoſophes, eſt rempli ſur cette Matiere, non ſeulement d'obſcurités, mais même de contradictions.

Ce qui paroît certain, & c'eſt ce qui eſt bien étrange, c'eſt que les Stoïciens regardoient ces queſtions comme indifférentes pour la conduite

des Mœurs. On voit dans pluſieurs Endroits des Ouvrages de ces grands Maîtres de Morale, qu'ils laiſſent ces choſes dans un doute, dont il ne paroît pas qu'ils ſe mettent en peine de ſortir.

Cependant avec auſſi peu de Syſtème ſur les Dieux, la Providence, & l'immortalité de l'Ame, les Stoïciens ſemblent être parvenus, là où nous ne parvenons que par la connoiſſance d'un Dieu qui punit & recompenſe une Ame immortelle; par l'eſperance d'un bonheur éternel, ou par

la

la crainte d'être éternellement malheureux.

C'eſt un Myſtere difficile à comprendre, ſi l'on n'a pas conſideré les choſes, comme nous l'avons fait. Et un illuſtre Auteur, à qui nous devons l'excellente Hiſtoire Critique de la Philoſophie, pour n'avoir pas fait ces réflexions, me ſemble avoir avec un peu de précipitation, accuſé les Stoïciens d'inconſéquence, ou de mauvaiſe foi. (*)

Le ſeul Amour du bonheur

(*) Hiſt. Crit. de la Phil. T. II. *Chap.* 28.

ſuffiſoit pour conduire le Stoïcien au retranchement de tout. Perſuadé que dans cette Vie, les maux ſurpaſſent toûjours les biens, il trouvoit de l'Avantage à ſe priver des plaiſirs, pour s'épargner les peines; & à détruire toute ſenſibilité. Si la Nature ne permettoit pas qu'il fût heureux, l'art le rendoit impaſſible.

CHAPITRE VI.

Des Moyens que le Chriſtianiſme propoſe pour être heureux.

VOILA juſqu'où la raiſon ſeule put atteindre : voyons maintenant, ſi la raiſon éclairée d'une nouvelle Lumiere peut aller plus loin : ſi elle peut nous enſeigner des moyens plus ſûrs pour parvenir au bonheur, ou du moins pour rendre notre condition meilleure.

Je n'examine ici la Reli-

gion que par rapport à cet objet : je ne relevo point ce qu'elle a de Divin, ni ne m'arrête aux difficultés que peuvent faire à notre eſprit ſes myſteres : je ne conſidere que les regles de conduite qu'elle preſcrit, & les ſuites néceſſaires de ces regles par rapport au bonheur de la Vie préſente. On prit le Chriſtianiſme naiſſant pour une nouvelle Secte de Philoſophie ; ne l'enviſageons pas autrement : comparons la Morale de l'Evangile à celle des Stoïciens.

Quelques Auteurs ; par un Zele peu judicieux, ont voulu trouver dans la Morale de ces Philoſophes, la Morale du Chriſtianiſme. On eſt ſurpris de voir, combien le ſavant Dacier s'eſt donné de peine pour cela, & qu'il n'ait pas ſenti la différence extrême qui ſe trouve entre ces deux Philoſophes, quoique la Pratique en paroiſſe au premier coup d'œil la même. Aveugle à ce point, il n'a cherché qu'à donner un ſens Chrétien à tout ce qu'il a traduit. Il n'eſt pas le premier qui

ſoit tombé dans cette erreur ; nous avons une vieille Paraphraſe d'Epictete, attribuée à un Moine Grec, dans laquelle on trouve Epictete & l'Evangile également défigurés.

Un Jéſuite plus Homme d'Eſprit, (*) a mieux ſenti la différence des deux Philoſophies ; quoiqu'il ait encore fait un Parallele qui ſemble les rapprocher. Le rapport qui ſe trouve entre les Mœurs extérieures du Stoïcien & du Chrétien a pû faire prendre le change à ceux qui n'ont pas

(*) *Le P. Mourgues.*

conſideré les choſes avec aſſez d'Attention, ou avec la juſteſſe néceſſaire : mais au fonds il n'y a rien qui admette ſi peu de conciliation. Et la Morale d'Epicure n'eſt pas plus contraire à la Morale de l'Evangile que celle de Zenon. Cela n'a pas beſoin d'autre preuve que l'expoſition du Syſtème Stoïcien que nous venons de faire, & l'expoſition du Syſtème Chrétien. La Somme du premier ſe réduit à ceci : *Ne penſe qu'à toi ; ſacrifie tout à ton repos.* La Morale du Chrétien ſe réduit à ces

deux Preceptes: *Aime Dieu de tout ton cœur: Aime les autres Hommes comme toi-même.*

Pour bien comprendre le ſens de ces dernieres paroles, il faut ſavoir ce que le Syſtème Chrétien nous enſeigne par rapport à Dieu, & par rapport à l'Homme.

Dieu eſt l'Ordre éternel, le Créateur de l'Univers, l'Etre tout-puiſſant, tout ſage, & tout bon. L'Homme eſt ſon ouvrage, compoſé d'un corps qui doit périr, & d'une Ame qui durera éternellement.

Ces deux idées établies ſuf-

ſiſent pour faire connoître la juſtice & la néceſſité de la Morale Chrétienne.

Aimer Dieu de tout ſon cœur; c'eſt être entierement ſoûmis à l'Ordre; n'avoir d'autre volonté que celle de Dieu, & ne ſe regarder que par rapport à ce qu'on eſt à ſon égard.

Aimer les autres Hommes, comme ſoi même; n'eſt que la ſuite du premier Precepte. Celui qui aime Dieu parfaitement, doit aimer l'Homme qui eſt ſon ouvrage: celui qui n'aime rien que par rapport

à Dieu ; ne doit ſe donner aucune préference.

Il n'eſt pas difficile de voir que l'accompliſſement de ces Préceptes eſt la ſource du plus grand bonheur qu'on puiſſe trouver dans cette Vie. Ce Devouement univerſel procurera non ſeulement la Tranquillité ; mais l'Amour y répandra une douceur, que le Stoïcien ne connoît point. Celui-ci toûjours occupé de lui-même, ne penſe qu'à ſe mettre à l'abri des maux : pour celui là il n'eſt plus de maux à craindre.

Tout ce qui peut nous arriver de fâcheux dans l'Etat naturel, vient ou de Cauſes purement phyſiques, ou de la part des autres Hommes. Et quoiqu'on pût réduire ces deux Genres d'Accidens à un ſeul principe, le Stoïcien & le Chrétien les ont conſidérés ſous des Aſpects différens, dans la Pratique de leur Morale, & ont cherché différens motifs pour les ſupporter.

Le Stoïcien prend les Accidens phyſiques pour des Arrets du Deſtin, auxquels il doit ſe ſoûmettre, parce qu'il

ſeroit inutile d'y reſiſter. Dans le mal que lui font les Hommes il n'eſt frappé que du défaut de leur Jugement. Il les regarde comme des Brutes, & ne veut pas croire que tels Hommes puiſſent l'offenſer.

Un deſtin inflexible, des Hommes inſenſés, voilà tout ce qu'il voit : c'eſt dans ces circonſtances qu'il doit régler ſa conduite. Mais ſon Etat peut-il être tranquille ? Les maux en ſont-ils moins cruels, parce qu'ils ſont ſans remede ? Les coups en ſont-ils moins ſenſibles, parce qu'ils partent

d'une main qu'on mépriſe.

Le Chrétien enviſage les choſes bien différemment. Le Deſtin eſt une chimere : un Etre infiniment bon regle tout ; & a tout ordonné pour ſon plus grand bien. Quelque choſe qu'il lui arrive, il ne ſe ſoûmet point, parce qu'il ſeroit inutile de réſiſter : il ſe ſoumet, parce qu'il applaudit aux décrets de la Providence ; parce qu'il en connoît la Juſtice & la Bonté. Il ne mépriſe point les Hommes pour s'empêcher de les haïr : il les reſpecte comme l'Ouvrage de

Dieu, & les aime comme ſes Freres. Il les aime lorſqu'ils l'offenſent, parce que tout le mal qu'ils peuvent lui faire, n'eſt rien au prix des raiſons qu'il a pour les aimer.

Autant que les Motifs du Stoïcien répandent de triſteſſe ſur ſa Vie, autant ceux du Chrétien rempliſſent la ſienne de douceur: il aime, il adore, il benit ſans ceſſe.

Jupiter & Deſtin, faites moi faire ce que vous avez ordonné: car ſi j'y voulois manquer, je deviendrois criminel; & il le faudroit bien faire pourtant.

(*) Il ſuffit de comparer cette Priere avec celle du Chrétien, pour connoître la différence qui eſt entre ces deux Philoſophies.

Quant aux biens que le Stoïciſme & le Chriſtianiſme promettent; comment pourroit-on les comparer? L'un borne tous ſes avantages à la Vie préſente : l'autre, outre ces mêmes avantages qu'il procure bien plus ſûrement, en fait eſpéret d'autres, devant leſquels ceux-ci ne ſont rien. Le Stoïcien & le Chré-

(*) *Epict. Man. §. L.*

tien doivent être toûjours prêts à quitter la Vie : mais le premier la quitte pour retomber dans le Néant, ou pour ſe perdre dans l'abîme des Etres ; le ſecond, pour commencer une nouvelle Vie éternellement heureuſe. Tous les biens que promet la Philoſophie Stoïcienne ſe réduiſent à un peu de repos pendant une Vie très-courte : mais un tel repos vaut-il ce qu'il en coûte pour y parvenir ? Oui, dans la ſuppoſition d'une Deſtruction totale, ou d'un avenir, tel que l'avenir des Stoïciens, celui qui

qui d'un ſeul coup s'affranchit de tous les maux de la Vie, eſt plus ſage que celui qui ſe conſume en efforts pour parvenir à ne rien ſentir.

Après avoir examiné les principes du Stoïcien, & ceux du Chrétien, en tant qu'ils ſe rapportent immédiatement au bonheur de celui qui les ſuit : conſidérons les maintenant ſous un autre aſpect ; par rapport au bonheur de la ſociété en général.

Si l'on n'avoit pas ſenti toute la différence qui eſt entre

les deux Morales, ſi l'on avoit pû les confondre, en les conſidérant dans chaque individu; c'eſt ici qu'elles laiſſent voir la diſtance immenſe qui eſt entre elles.

Quand le Stoïcien ſeroit parvenu à être heureux, ou impaſſible, on peut dire qu'il n'auroit acquis ſon bonheur, ou ſon repos, qu'aux dépens des autres Hommes, ou du moins en leur refuſant tous ſes ſecours. *Peu t'importe*, dit le grand Docteur de cette Secte, *que ton Valet ſoit vicieux, pourvû que tu conſerves ta tran-*

quillité. (*) Quelle différence entre cette diſpoſition de cœur, & les ſentimens d'humanité & de tendreſſe que le Chrétien a pour tous les Hommes ! Occupé ſans ceſſe du ſoin de leur être utile, il ne craint, ni fatigues, ni périls : il traverſe les mers, il s'expoſe aux plus cruels ſupplices, pour rendre heureux des Hommes qu'il n'a jamais vûs.

Qu'on ſe repréſente deux îles, l'une remplie de parfaits Stoïciens, l'autre, de parfaits

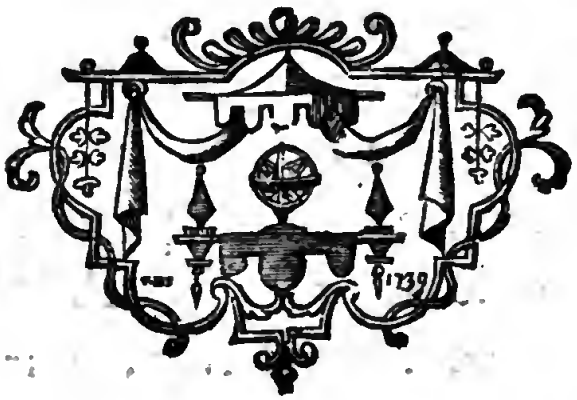
(*) *Epict. Man. Ch.* XI.

Chrétiens. Dans l'une, chaque Philoſophe, ignorant les douceurs de la confiance & de l'amitié, ne penſe qu'à ſe ſéqueſtrer des autres Hommes: il a calculé ce qu'il en pouvoit attendre; les avantages qu'ils pouvoient lui procurer & les torts qu'ils pouvoient lui faire; & a rompu tout commerce avec eux. Nouveau Diogenes il fait conſiſter ſa perfection à occuper un Tonneau plus étroit que celui de ſon Voiſin.

Mais quelle harmonie vous trouverez dans l'autre île!

Des beſoins qu'une vaine Philoſophie ne ſauroit diſſimuler, toûjours ſecourus par la juſtice & la charité, ont lié tous ces Hommes les uns aux autres.

Chacun heureux du bonheur d'autrui, ſe trouve heureux encore des ſecours que dans ſes malheurs il lui prête.



CHAPITRE VII.

Réflexions ſur la Religion.

NOUS n'avons conſidéré juſqu'ici le Chriſtianiſme que comme un Syſtème de Philoſophie. Il eſt certain qu'il contient les vraies regles du bonheur. Et s'il n'y avoit que la Morale de l'Evangile à établir, il n'y a aucun Homme raiſonnable qui refuſât de s'y ſoûmettre. Il n'eſt pas néceſſaire de regarder le Chriſtianiſme comme Divin, pour le ſuivre quant aux regles prati-

ques qu'il enſeigne ; il ſuffit de vouloir être heureux, & de raiſonner juſte.

Mais le Chriſtianiſme n'eſt pas ſeulement un Syſtème de Philoſophie, c'eſt une Religion : & cette Religion qui nous preſcrit des regles de conduite, dont notre Eſprit découvre ſi facilement l'excellence, nous propoſe des Dogmes de ſpéculation, qu'il ne ſauroit comprendre.

C'eſt ſous ce nouvel aſpect que nous allons conſidérer le Chriſtianiſme. Nous venons de voir l'avantage qu'on trou-

ve à pratiquer ſes préceptes ; voyons les raiſons, qui peuvent nous porter à recevoir ſes Dogmes.

Ces Dogmes, ſi on les enviſage ſeparés, & indépendans du Syſtème entier de la Religion, ne ſauroient que révolter notre eſprit. Ce ſont des propoſitions éloignées de toutes nos connoiſſances, des Myſteres incomprehenſibles pour nous. Nous ne ſaurions donc les admettre, que comme révélés & ſur la Foi de la Divinité même.

En les conſidérant de la

ſorte, on trouve bien des difficultés. Toutes les Religions ont leurs Dogmes: & toutes donnent ces Dogmes pour des vérités révélées.

Pour établir les preuves de la Révélation, on cite les Miracles: toutes les Religions encore citent les leurs.

Ce ſont là les points principaux, ſur leſquels les incrédules fondent leurs objections: & ce n'eſt pas une petite entrepriſe que de leur faire voir la différence qui ſe trouve entre la révélation des Chrétiens, & celle des autres Peuples.

Un avantage qu'a la Religion Chrétienne, & dont aucune autre ne peut ſe vanter, c'eſt d'avoir été annoncée un grand nombre de ſiecles avant qu'on la vît éclorre, dans une Religion qui conſerve encore ces témoignages quoiqu'elle ſoit devenue ſa plus cruelle ennemie.

De grands Hommes ſemblent avoir dit ſur cette Matiere tout ce qu'on pouvoit dire de plus fort. M'en rapportant ſur cela à eux; je me propoſe ſeulement ici quelques conſidérations nouvelles.

Je reſpecte le zele de ceux, qui croient pouvoir par la ſeule force de leurs argumens, convaincre l'incrédule, & démontrer à la rigueur la vérité du Chriſtianiſme : mais je ne ſai ſi l'entrepriſe eſt poſſible. Cette conviction étant le pas déciſif vers le Salut, il ſemble qu'il ſoit néceſſaire que la grace & la volonté y aient part.

Cependant, quoique la lumiere de notre raiſon ne puiſſe peut-être pas nous conduire à des démonſtrations rigoureuſes, il ne faut pas croire

qu'il n'y ait que ce genre de preuves qui ſoit en droit d'aſſujettir nos eſprits.

Si la Religion étoit *rigoureuſement démontrable*, tout le monde ſeroit Chrétien, & ne pourroit pas ne le pas être. On acquieſceroit aux vérités du Chriſtianiſme, comme on acquieſce aux vérités de la Géométrie; qu'on reçoit, parce qu'on les voit ou dans leur évidence, ou dans le témoignage univerſel des Géometres. Il n'y a perſonne, parmi ceux mêmes qui ne ſont pas capables de ſuivre les dé-

monſtrations, qui ait le moindre doute ſur la vérité des propoſitions d'Euclide : c'eſt que le conſentement de tous les Hommes ſur une choſe qu'ils ont examinée, fait une probabilité infinie, que celui qui l'examinera, la trouvera telle qu'ils l'ont trouvée. Et une telle probabilité eſt pour nous une démonſtration rigoureuſe.

Je dis auſſi : que ſi l'incrédule avoit des armes victorieuſes contre les Dogmes du Chriſtianiſme ; ſi ces Dogmes étoient tels qu'on en pût dé-

montrer l'impoſſibilité : je dis que perſonne ne ſeroit Chrétien, ni ne pourroit l'être.

Ces deux propoſitions ſont des ſuites néceſſaires de l'empire de l'évidence, qui captive entierement notre liberté.

Je n'examine point ici ce que diſent quelques-uns : qu'il y a des Hommes, qui perſuadés au fond du cœur de la vérité de la Religion, la démentent par leurs actions : le cas eſt impoſſible.

Cependant en diſant que l'Impie ne ſauroit trouver de contradiction dans nos Dog-

mes ; & que le Chrétien n'en ſauroit démontrer rigoureuſement la vérité : à Dieu ne plaiſe qu'on croie que je regarde le Problème, comme égal pour l'un & pour l'autre. Si le dernier degré d'évidence nous manque, nous avons des preuves aſſez fortes pour nous perſuader.

La vérité de la Religion a ſans doute le degré de clarté qu'elle doit avoir pour laiſſer l'uſage néceſſaire à notre volonté. Si la raiſon la démontroit à la rigueur, nous ſerions invinciblement forcés

à la croire, & notre Foi ſeroit purement paſſive.

Le grand argument des eſprits forts contre nous eſt fondé ſur l'impoſſibilité de nos Dogmes: & en effet, ſi ces Dogmes étoient impoſſibles, la Religion qui ordonne de les croire, ſeroit détruite. Quelque captieux qu'aient été ſur ce point les raiſonnemens de quelques incrédules, ceux qui liront les réponſes qui y ont été faites par des Hommes bien ſupérieurs (*) verront combien tous ces rai-

(*) *Leibnitz. Malebranche. &c.*

ſonne-

ſonnemens ſont frivoles.

Jamais on ne fera voir d'impoſſibilité dans les Dogmes que la Religion Chrétienne enſeigne. Ils paroiſſent obſcurs, & ils doivent le paroître. Si Dieu a révélé aux Hommes quelque choſe des grands ſecrets, ſur leſquels il a formé ſon plan, ces ſecrets doivent être pour nous incompréhenſibles. Le degré de clarté dépend de la proportion entre les idées de celui qui parle, & les idées de celui qui écoute : & quelle diſproportion, quelle incommenſura-

bilité ne ſe trouve-t-il point ici ?

Je dis plus : ſi quelqu'un des Ecrivains Sacrés eût été tellement inſpiré, qu'au lieu de nous donner quelques Dogmes détachés, il nous eût déduit ces Dogmes de leur Dépendance avec le plan général de la Divinité : il n'y a nulle apparence que nous y euſſions pû rien comprendre. Les principes dont il eût fallu partir, étoient trop élevés ; la chaîne des propoſitions étoit trop longue ; on ne peut gueres douter que des idées

d'ordres tout à fait différens de celles que nous pouvons avoir n'entraſſent dans ce plan.

Pouvoit-on croire que le Syſtème général que Dieu a ſuivi, dans lequel non ſeulement *le Phyſique*, *le Moral*, *le Metaphyſique*, ſont combinés; mais dans lequel ſans doute entrent encore bien d'autres ordres, pour leſquels nous n'avons ni termes, ni idées; pouvoit-on, dis-je, croire qu'un tel Syſtème fût à la portée des Hommes, quand on voit ce qu'il leur en coûte

pour connoître quelque petite partie du Syſtème du monde Phyſique, combien peu d'eſprits ſont capables d'y parvenir; & combien il eſt douteux que les plus ſavans y ſoient parvenus.

L'expoſition du plan général auroit donc été inutile aux Hommes. Il étoit ſans doute néceſſaire qu'ils en connuſſent quelques points: mais la vûe de leur connexion avec le tout étoit impoſſible. Et il falloit que par quelque principe qui fût à leur portée, ils ſe ſoûmiſſent à ce que leur eſprit

ne pouvoit comprendre.

Qu'on ne croye pas que nos Dogmes ayent ici le moindre desavantage, ni que d'autres Religions, ni d'autres Sectes de Philosophie, donnent des réponses plus satisfaisantes sur toutes le grandes questions qu'on peut leur faire. Il suffit pour connoître leur impuissance, de jetter la vûe sur les Systèmes que les plus grands Philosophes de l'antiquité, ou que ceux de nos jours qui se sont piqués de s'être le plus affranchis de préjugés, ont proposés. Une Divinité répan-

due dans la matiere, un *Univers Dieu* : un même Etre dans lequel ſe trouvent toutes les perfections & tous les defauts, toutes les vertus & tous les vices : ſuſceptible de mille modifications oppoſées, eſt-il plus facile à concevoir que le *Dieu du Chrétien ?* Un Etre penſant, qui ſe diſſipe, ou s'aneantit à la Mort, ſe conçoit-il mieux qu'un Etre ſimple qui ſubſiſte & conſerve ſa nature, malgré la ſéparation des parties du corps qu'il animoit ? Une ſuite ſans commencement d'Hommes & d'Ani-

maux ; ou une production d'Etres organiſés par la rencontre fortuite des Atomes, eſt-elle plus croyable que l'Hiſtoire de la Geneſe ? Je ne parle point des Fables que les autres ont imaginées pour expliquer la Formation de l'Univers. De tous côtés on ne trouvera qu'Abſurdités. Et plus on y penſera, plus on ſera forcé d'avoüer, que Dieu, la nature & l'Homme, ſont des objets qui paſſent toutes nos idées & toutes les forces de notre eſprit.

Ne pouvant admettre pour

s'empêcher d'être frappé d'Etonnement ; & de ſoupçonner du moins, qu'un plus grand Maître que tous ces Philoſophes avoit révélé ces regles à ceux de qui nous les tenons. Mais voici un argument qui me paroît plus direct & plus fort.

S'il y a un Dieu qui prenne ſoin des choſes d'ici bas ; s'il y a des vérités que tous les Hommes doivent recevoir, & ſur leſquelles la lumiere naturelle ne puiſſe immédiatement les inſtruire : il faut qu'ils y puiſſent parvenir par quelqu'autre voie.

Il eſt un principe dans la nature, plus univerſel encore que ce qu'on appelle *la lumiere naturelle ;* plus uniforme encore pour tous les Hommes ; auſſi préſent au plus ſtupide qu'au plus ſubtil : c'eſt *le deſir d'être heureux.* Sera-ce un Paradoxe de dire, que c'eſt de ce principe que nous devons tirer les regles de conduite que nous devons obſerver ; & que c'eſt par lui que nous devons reconnoître les vérités qu'il faut croire ? Voici la connexion qui eſt entre ces choſes.

Si je veux m'inſtruire ſur la nature de Dieu ; ſur ma propre nature ; ſur l'origine du Monde ; ſur ſa fin ; ma raiſon eſt confondue : & toutes les Religions, toutes les Sectes me laiſſent dans la même obſcurité. Dans cette égalité de ténebres, dans cette nuit profon e, ſi je rencontre le Syſtème qui eſt le ſeul qui puiſſe remplir le deſir que j'ai d'être heureux, ne dois-je pas à cela le reconnoître pour le véritable ? Ne dois-je pas croire que celui qui me conduit au bonheur, eſt celui qui ne ſauroit me tromper ?

C'eſt une erreur, c'eſt un Fanatiſme, de croire que les moyens doivent être oppoſés, ou différens, pour parvenir à un même but, dans cette Vie, & dans une autre Vie qui la ſuivra : que pour être éternellement heureux, il faille commencer par s'accabler de triſteſſe & d'amertume. C'eſt une impiété de penſer que la Divinité nous ait detournés du vrai bonheur, en nous offrant un bonheur qui lui étoit incompatible.

Tout ce qu'il faut faire dans cette Vie pour y trouver le plus

grand bonheur dont notre nature ſoit capable, eſt ſans doute cela même qui doit nous conduire au bonheur éternel.

TABLE.

CHAP. I. *Ce que c'eſt que le Bonheur & le Malheur.* Pag. 1

CHAP. II. *Que dans la Vie ordinaire la Somme des Maux ſurpaſſe celle des Biens.* 17

CHAP. III. *Réflexions ſur la Nature des Plaiſirs & des Peines.* 25

CHAP. IV. *Des Moyens pour rendre notre condition meilleure.* 46

CHAP. V. *Du Syſtème des Stoïciens.* 58

TABLE.

CHAP. VI. *Des Moyens que le Chriſtianiſme propoſe pour être heureux.* Pag. 83

CHAP. VII. *Réflexions ſur la Religion.* 102

00567693 2